

A portrait of Geneviève Damas, a woman with shoulder-length, wavy, light brown hair, smiling gently. She is wearing a blue denim jacket over a white top with a floral pattern. The background is a lush, green, out-of-focus garden setting.

**Geneviève Damas, née en 1970 et mère de quatre enfants, est une artiste multiple qui aborde la question des migrants dans son dernier roman, *Patricia*. Elle insiste sur la nécessité d'une Église engagée dans le monde, même si elle fait des erreurs.**

Propos recueillis par **Thierry MARCHANDISE.**

Geneviève DAMAS

# « Le message ÉVANGÉLIQUE EST JUSTE MAGNIFIQUE. »

## – De quels horizons venez-vous ?

– J’ai passé ma prime enfance à Nalinnes, près de Charleroi. Nous avons ensuite déménagé à Woluwe-Saint-Pierre où toutes les maisons se ressemblent. Même école, même niveau de vie... Petite, je croyais que c’était ça le monde. C’est grâce à ma grand-mère paternelle que j’ai découvert qu’il en existe un tout autre, celui de la grande pauvreté, de la saleté, de la solitude. Elle disait : « *Quand on a beaucoup reçu, il faut contribuer.* » Cela a été pour moi un enseignement majeur.

## – La famille est-elle un frein ou un tremplin pour une vie d’artiste ?

– Quand, à dix-huit ans, j’ai dit à mes parents que j’allais faire le conservatoire, ils m’ont dit non. J’ai considéré alors qu’ils étaient un frein. Mais aujourd’hui, je comprends qu’avec ce qu’ils avaient vécu, ils ne pouvaient pas agir autrement. Je pense que la famille relie au monde concret. J’ai alors fait le droit, un peu en raison d’une dette envers ma mère qui n’a pas pu finir ces études-là. Un peu aussi pour mon père qui vient d’une famille d’universitaires. Je n’ai pas le souvenir d’études difficiles. Certains cours étaient passionnants. Le droit est aussi un intéressant mode d’organisation et de compréhension du monde. Un grand metteur en scène français, Jacques Lassalle, dit qu’il faut pratiquer l’art de différer nos désirs, et le droit m’a permis de différer ma passion. J’ai ensuite suivi des cours de théâtre à l’IAD à Louvain-la-Neuve.

## – Dans la liste de vos activités, écrivain, chroniqueur, comédienne, metteur en scène, professeur, laquelle prédomine ? Et ces mots, faut-il les mettre au masculin ou au féminin ?

– Depuis toute petite, mon père me dit : « *Tu feras ton droit comme un homme, tu feras tout comme un homme.* » Dès lors, je revendique les mêmes noms que ceux donnés aux auteurs que j’aime et qui sont employés au masculin. Même si le mot que je préfère est artiste. C’est celui qui se trouve d’ailleurs sur mon état civil. Cela n’a rien à voir avec le féminisme, c’est juste pour moi. En réalité tous les mots utilisés sont reliés, même si celui d’écrivain est central. Quand je joue au théâtre, j’écris les mots dans mon corps. Mettre en scène, c’est les organiser dans l’espace. Ce sont aussi toutes des professions qui ancrent dans le réel, dans le monde. J’aime à la fois l’écriture qui est solitaire et le théâtre qui est un travail d’équipe. Dans le théâtre, la parole circule et les pensées se confrontent.

## – Vous êtes partie à Lampedusa, lieu d’échouage de migrants, et récemment en Haïti qui a été victime de catastrophes climatiques. Pourquoi ces

## voyages ?

– Pour Lampedusa, j’avais, au départ, le projet du roman *Patricia* en tête. Je voulais voir et sentir la question des migrants. En même temps, je trouvais quelque peu égoïste de prendre la misère du monde pour m’en servir en écriture. L’idée du journalisme s’est mise en route. Je me suis dit que si j’y allais, il fallait que je témoigne et que j’informe. En Europe, la droite et l’extrême-droite sont en train de recueillir d’énormes suffrages. Donc, ce que l’écrivain peut faire, c’est venir avec ses armes pour toucher, émouvoir, même si c’est une goutte d’eau. C’est ainsi que j’ai rédigé des chroniques pour *Le Soir*. Dans le cas d’Haïti, une ONG m’a contactée pour aller dans des lieux sinistrés et y amener la culture. Cela m’a permis de découvrir que l’on ne parle d’Haïti que lorsqu’il s’y passe des catastrophes, sinon peu de gens s’y intéressent. Je pense que l’écrivain est là aussi pour apporter la dimension citoyenne.

## – Que penser de ce qui se passe autour du parc Maximilien ?

– Je suis mal informée et donc je risque de dire des vérités-bateau. Mais je suis très touchée par l’élan de solidarité et par l’action citoyenne. Pour le reste, qu’il y ait un parc Maximilien, c’est une honte pour un pays, et c’est aussi un symptôme de la faillite de l’État providence. Aujourd’hui, les impulsions doivent venir des citoyens. Dans la solidarité, il y a un espace de résistance. N’oublions pas que c’est nous qui donnons le pouvoir aux politiques. Si des secrétaires d’État disent des choses épouvantables, c’est qu’on les a laissés arriver. Et je suis révoltée par l’hypocrisie de l’Europe qui veut stopper l’immigration en sachant bien qu’elle est là ! Les migrants sont devant nous avec de la boue aux pieds.

## – En 2013, vous avez été invitée au Prieuré à Malèves. Qu’en avez-vous retenu ?

– J’ai découvert un lieu que je ne connaissais pas. C’est un lieu naturel, d’une grande beauté et marquant. J’ai de beaux souvenirs du repas informel avant la rencontre et de l’animatrice, Anne-Marie Pirard. En tant qu’auteur, on se souvient des interviews qui marquent, par ceux qui ont lu vos livres. C’est alors une autre qualité d’échanges. Et j’ai gardé la céramique offerte par Gabriel Ringlet !

## – Ceci nous amène naturellement à la question

« **Ma grand-mère paternelle m’a enseigné que, quand on a beaucoup reçu, il faut beaucoup donner.** »



### de la foi et de la religion...

– J'ai été chrétienne pratiquante jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Mais la rupture a été brutale lors d'une messe où j'ai décidé de tout arrêter à cause de l'homélie. Le prêtre nous a lancé : « *Quand vous dites le notre père, vous ne pensez pas à tous les mots que vous dites.* » J'ai été heurtée par ce langage sermonnant. Nous avons davantage besoin de souffle que de remontrances. Cela m'a d'un coup semblé insupportable. Donc je ne pratique plus. J'ai une forme de distance très paradoxale. Je pense que l'Église est la seule à nous proposer des rites à la naissance, à la mort, au mariage, pour expliquer la joie ou la douleur. Je suis intéressée par le pape François. Je pense qu'il est un animal politique redoutable, un grand communicateur. Et je dois reconnaître que mes modèles sont catholiques. C'est chez eux que j'ai trouvé la plus belle forme d'humanité. Je pense à Antoinette Damas, ma grand-mère paternelle, et à l'abbé Jacques Vanderveken, qui fut mon aumônier chez les guides. Mais quand la religion est utilisée comme une caractéristique de classe, je le supporte mal. Il est essentiel que l'Église soit engagée dans le monde, au risque de faire des erreurs, comme pour la place des femmes. Pour moi, elle est souvent en-deçà de ce que l'on attend d'elle. Mais le message évangélique est juste magnifique, et c'est vraiment une philosophie sur laquelle on peut ancrer sa vie. Cela reste une pensée révolutionnaire. Je suis en questionnement.

### – Vous intervenez dans l'émission de Pascal Claude, Dans quel monde on vit, sur la Première.

– C'est un challenge difficile puisque il s'agit de se positionner sur des thèmes de l'actualité. Je trouve que ce qui est proposé est intéressant et fouillé. Pascal Claude a du mérite car son émission est en sursis permanent. C'est l'indice d'écoute qui la sauve. Il est à contre-courant sur une chaîne qui va vers le divertissement.

### – Quelle est la source de votre énergie ?

– Elle est multiple. L'écriture évidemment, qui est un petit retrait. Mais aussi les enfants qui, pour moi, sont fascinants. Ils me mènent dans des univers autres, dans leur vie, une part de vie que je n'ai pas choisie. Et puis ils m'interpellent dans des tas de domaines : pourquoi s'est-on opposé à la construction de la tour Eiffel ? Pourquoi, dans le conflit israélo-palestinien, tue-t-on des enfants ? Et là, il n'y a aucune justification. À

**« Qu'il y ait un parc Maximilien, c'est une honte pour un pays. »**

l'école, Blanche (six ans) et Augustin (neuf ans) n'ont pas su répondre à leur institutrice quand elle leur a demandé le métier de leurs parents. « *Pour papa, on savait bien dire, mais pour toi, pas, et nous étions les seuls à ne pas pouvoir répondre.* » Je leur ai expliqué que j'écris et que je raconte des histoires, mais que je n'ai pas de bureau. J'ai participé aux Traversées littéraires de Pont-l'Évêque, à deux pas de Deauville, avec mes enfants. Ils ont côtoyé François Emmanuel qui a supervisé leurs devoirs. Ils se sont installés à côté de Tahar Ben Jelloun. Ils m'ont dit : « *C'était chouette mais vous ne parlez que de livres, et toi, tu ne t'intéresses qu'aux migrants, pas à la vie !* » Et quand je présente *Patricia*, mes enfants me demandent « *pourquoi on est venu ici pour ce livre qu'on ne lira jamais ?* ». Antoinette (onze ans) ajoute : « *J'ai rencontré une dame qui m'a dit que tu es quelqu'un de formidable, mais, pour nous, tu fais surtout les repas et tu ranges notre linge...* » Enfin, comme source d'énergie, il y a aussi la marche et le vélo. Et les amis avec leur vie, leur histoire...

### – Venons-en à vos ouvrages récents : Histoire d'un bonheur, Patricia et une pièce de théâtre, La solitude du mammoth, créée au festival de Spa et actuellement en tournée.

– Le premier livre cité est lié à une histoire que m'a racontée un professeur. Voyant qu'un enfant abandonné ne va pas bien, une enseignante, jeune mariée, l'accueille chez elle. Il possède seulement les vêtements qu'il porte sur lui. Aujourd'hui, il a trente ans et a fait des études. Ce n'est pas cette histoire-là que je raconte, mais *Histoire d'un bonheur* est parti de là. Les origines de *Patricia* sont diverses. En 2012, grâce au prix de l'Organisation internationale de la Francophonie, j'ai séjourné pour la première fois en Mauritanie et en Haïti. J'ai également eu une expérience avec des réfugiés mineurs d'âge que j'ai accueillis chez moi, ce qui n'a pas été facile. Cela ressemble à une adoption, on projette beaucoup, on pense que tout sera simple, et ce n'est jamais le cas. Quant à *La solitude du mammoth*, je concède que c'est féroce mais ce n'est pas autobiographique ! Même si cette pièce reflète ma colère et ma peine. Le personnage central est une femme qui considère qu'elle a été injustement blessée et que la société ne va pas lui rendre justice. Elle décide alors de se faire justice elle-même. C'est une Médée. Elle utilise des armes contemporaines, notamment la psychologie, la sociologie, la psychanalyse. Nous sommes dans une société raffinée, mais nous avons un système de prédation tout aussi raffiné. Cette pièce interroge aussi la place de la femme dans la société qui est parfois celle de victime de prédateurs.

### – Quelle est la personnalité belge que vous admirez particulièrement ?

– Je n'hésite pas : j'admire les enseignants et les professeurs que j'ai croisés et qui font la différence auprès des enfants par leur écoute et leur accompagnement. Cela permet à ces enfants perdus, qui pourraient tourner à rien, de se raccrocher à la vie. Ces enseignants les sauvent par un travail de titan que personne ne voit.

### – La Belgique a-t-elle un avenir selon vous ?

– Je suis Bruxelloise, et cela colore ma réponse. Mes cousins liégeois ne disent pas la même chose. Je pense que la Belgique reste un beau défi grâce à une langue et à une culture différentes au nord et au sud. Cela tiendra ce que ça tiendra. Comme le disait notre professeur de droit international, Jo Verhoeven, « *cela ne sert que si c'est utile* ». En même temps, je pense que c'est la seule structure à même de nous protéger de la mondialisation. Je croise des néerlandophones et j'adore la littérature flamande, même si ces auteurs préfèrent s'identifier en tant que Belges de langue néerlandaise. La culture dépasse la question de la langue.

### – Quel est votre état d'esprit aujourd'hui ?

– Je pense que nos sociétés sont déprimées. C'est, pour moi, lié au capital et à la maladie de la consommation. À cette idée qu'il nous manque toujours quelque chose : le déodorant, les vacances, la voiture, la maison... Et sans ce « quelque chose », nous ne sommes pas bien, nous ne pouvons être pleinement heureux. Mais le capital et l'esprit de consommation sont perdus si les gens sont heureux en se contentant de ce qu'ils ont ! ■



Geneviève Damas, *Patricia*, Paris, Gallimard, 2017. Prix : 12 €. Via L'appel : -10% = 10,80 €. À partir du 1/01/2018 la réduction passe à -5%.